Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 25

Artikel: Les pages de Napoléon
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-190449

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

envolés, — il est procédé au dernier défilé officiel, devant l'abbé et devant le conseil qu'il préside. Enfin, pendant que sous le toit de sa demeure, le président a soin de faire servir les aimables demoiselles qui l'ont si gentiment secondé, tous les membres de l'Abbaye dînent sur le rivage pour se livrer ensuite à l'exercice du tir.

La fête se termine par un bal en plein air et par la distribution des prix.

C'est M. Mayor-Vautier qui remplissait les fonctions d'abbé cette année. Il sort maintenant de charge et le lieutenant-abbé devient abbé de plein droit. Ainsi se passent les choses tous les deux ans, après cette fête qui est bisannuelle, tandis que le tir a lieu chaque année,

Les frais de réception chez l'abbé sont à sa charge.

La finance d'entrée, comme membre des Echarpes blanches est de fr. 300. Un fils de confrère est admis moyennant une finance minime.

Un confrère qui décède célibataire ou sans enfants mâles perd ses droits.

Les pages de Napoléon.

Dans une soirée d'octobre 1804, Napoléon fit appeler Duroc et lui dit: « Mon couronnement est fixé au 2 décembre prochain, nous n'avons pas de temps à perdre pour compléter le personnel de ma maison; je veux qu'elle soit montée, de même que celle de l'impératrice, à l'instar de celle de Louis XVI et de Marie-Antoinette. En votre qualité de grand-maître de ma maison, vous me ferez à ce sujet un rapport que vous m'apporterez demain.

Le rapport remis, Napoléon assembla une espèce de conseil pour le discuter. On s'occupa entr'autres de l'établissement des pages, dont le nombre, d'abord fixé à 12, s'éleva plus tard jusqu'à 37. L'empereur décida que la dépense de chacun d'eux ne dépasserait pas annuellement 1400 francs, et que les mêmes pages feraient alternativement le service auprès de lui et auprès de l'impératrice. « Ils devront avoir au moins 10 ans pour commencer leurs fonctions, ajouta Napoléon; je me chargerai de leur éducation; ils resteront pages jusqu'à 18 ans, et à cet âge je les caserai dans mon état-major ou je les enverrai dans une école militaire. Il leur faut un gouverneur qui ait de la fermeté, car messieurs, un page est malin comme un singe, espiègle comme un élève de sixième, colère comme un dindon, gourmand comme un chat, étourdi comme un hanneton, paresseux comme une marmotte et vaniteux comme un paon. Voilà pourquoi je veux qu'ils soient tenus sévèrement. Je veux surtout qu'ils n'aient aucune relation avec la maison de Joséphine. Je n'aime ni le commérage, ni le scandale, on le sait. »

Malgré ces instructions formelles, on vit plus souvent les pages dans les appartements de Joséphine que partout ailleurs; ces jeunes gens aimaient mieux se tenir dans le salon de service où on ne rencontrait que des femmes jeunes et belles, que de rester à se morfondre ou à périr d'ennui dans la galerie de Diane, avec les officiers généraux. Napoléon n'aimait pas cela; et lorsqu'on l'entendait arriver, ou qu'un huissier venait annoncer: l'Empereur! toutes les personnes présentes se tenant debout sur son passage, ces excellentes dames cachaient derrière elles le délinquant, qui se trouvait être ordinairement un fils, un neveu ou un cousin. Souvent, Napoléon, marchant très vite, ne s'apercevait de rien; mais s'il venait à s'arrêter pour adresser la parole à quelqu'un, le réfractaire était pris. L'empereur prenait alors le page par une oreille et le conduisait jusqu'à la porte en lui disant moitié gaîment, moitié sérieusement: « Allez rejoindre vos camarades, monsieur le drôle! et que cela ne vous arrive plus! Mais si Napoléon était de mauvaise humeur, le pauvre enfant était certain d'aller passer 24 heures à la *salle des arrêts*. Il y en avait deux ou trois qui étaient tellement habitués à ce dénouement que, le cas échéant, ils n'attendaient pas l'arrivée de leur gouverneur, et se rendaient d'eux-mêmes et en droite ligne à la salle en question.

Le général Gardanne était très sévère avec ces jeunes gens dont il avait la surveillance, mais quand il devait se faire remplacer par le colonel d'Arrigny, qu'ils ne craignaient guère, ils ne se gênaient pas pour lui jouer des tours fort peu respectueux. Par exemple, un jour que le colonel se disposait à se rendre chez l'empereur, il s'était mis en *tenue de palais*. Ainsi costumé, il entre dans la salle de mathématiques et s'assied sur une chaise à côté du tableau noir. Un des plus jeunes pages lorgnait depuis un instant les blancs mollets du sous-gouverneur dont l'aspect lui donnait une démangeaison d'espièglerie. Tout à coup une mouche vient à se poser sur son banc; il l'attrape, la traverse d'une épingle, et se baissant tout doucement jusqu'aux jambes du colonel, lui enfonce son épingle dans le mollet, en s'écriant: « Je la tiens! » M. d'Arrigny jette un cri, le page se relève, et d'un air triomphant, montre au colonel la mouche percée de part en part. « Satané petit diable, lui dit d'Arrigny, en se frottant la jambe, tu m'as fait bien mal, mais tu es bien adroit! »

Deux pages se tenaient ordinairement près de l'impératrice pendant les grandes réceptions; au plus ancien appartenait l'honneur de porter la queue de son manteau; l'autre précédait de quelques pas S. M. Deux pages suivaient l'empereur à la chasse; quatre l'accompagnaient dans ses campagnes. Deux accompagnaient Napoléon lorsqu'il montait à cheval ou sortait en voiture; mais lorsqu'il se servait des voitures de cérémonie et allait en cortège, comme par exemple pour assister à l'ouverture du Corps législatif, il montait sur cette voiture autant de pages qu'elle pouvait en contenir. Aux audiences diplomatiques, aux réceptions, les dimanches à la messe, les jours de bal ou de spectacle à la cour, les pages faisaient le service. Quand LL. MM. rentraient de nuit au château, deux d'entr'eux les attendaient dans le vestibule, au pied du grand escalier, pour les précéder dans les grands appartements. Ils tenaient chacun un flambeau chargé de bougies, qu'ils remettaient aux valets de chambre une fois que LL. MM. étaient arrivées à la porte des petits appartements.

L'empereur tutoyait habituellement les plus jeunes pages, en les appelant par leur nom de baptême ou tout court, lorsqu'il était content d'eux et que lui-même n'était pas de mauvaise humeur. *Viens ici, petit!* était une de ses locutions favorites.

Quoi qu'on en ait dit, Napoléon était poli, affectueux, cérémonieux, même avec ceux qui faisaient partie de sa maison; et il ne se servit jamais, à l'égard de ses pages, d'expressions violentes, si ce n'est une seule fois. Voici à quelle occasion:

C'était à la Malmaison, un soir qu'il était à causer en tête-à-tête avec Joséphine, dans le *petit salon bleu*; il appela et demanda une tasse de thé. Le page de service qui se tenait dans la pièce voisine en apporte une toute préparée. Après l'avoir posée sur un plateau de vermeil, il aurait dû, en la présentant à l'empereur, rester à une distance respectueuse, comme cela se pratiquait; mais voulant apparemment lui épargner la peine

de se lever pour la prendre, il s'approcha trop étourdiment ; le bout de son pied s'engage dans un pli du tapis, il perd l'équilibre et renverse la tasse brûlante sur les jambes de l'empereur qui, ce soir-là, n'avait pas de bottes. Napoléon recule son fauteuil avec un signe de douleur qu'il exprime énergiquement. Joséphine éclate de rire. Mon Dieu ! Bonaparte, dit-elle, comme tu jures depuis quelque temps ! Quelle vilaine habitude ! — Mais, reprend l'empereur en essuyant ses bas avec son mouchoir, ce petit malotru-là m'a brûlé les mollets d'une manière horrible ! » Le pauvre enfant, honteux à l'exès, ne riait pas, car en effet, en entrant dans le salon, il avait interrogé la glace des yeux afin de juger par lui-même de la grâce qu'il allait mettre à présenter son plateau à l'empereur, auquel ce petit mouvement de coquetterie n'avait point échappé. Heureusement qu'en tombant, la tasse, quoique de délicate porcelaine, ne s'était pas brisée. Napoléon, qui la ramassa lui-même, en fit la remarque en l'examinant avec curiosité, ce qui fit que Joséphine dit encore en riant plus fort : « Allons, Bonaparte, ne te fâches pas : tu vois qu'il n'y a que demi-mal. »

Les personnes les plus considérées à la cour ambitionnaient extrêmement la place de page du palais impérial pour leurs enfants. Cette charge avait, pour le petit nombre de ceux qui l'obtenaient, une foule d'avantages : d'abord ils approchaient plus que qui que ce fût, et à tous les instants de la journée, de la personne de LL. MM. ; puis c'était un acheminement aux postes les plus élevés, car, à l'attachement que Napoléon avait pour ses pages, il pouvait joindre une confiance sans bornes, en raison de l'éducation que ces jeunes gens avaient reçue pour ainsi dire sous ses yeux.

A nos lectrices.

Petite causerie sur les cheveux.

La chevelure est sans contredit un des principaux ornements de la beauté féminine ; aussi, dans tous les temps, la femme élégante a-t-elle mis tous ses soins à cette partie de sa personne. Il serait intéressant d'étudier les différentes manières d'accommoder la chevelure aux exigences de la mode. Tantôt la maîtresse tyrannique relève les cheveux sur le front et sur les tempes pour accumuler les torsades ou les frisures sur le derrière de la tête, afin de donner au visage une expression de franchise et de juvénilité ; — tantôt elle garnit de boucles multiples ou follichonnes le devant de la tête et le front, c'est le genre moderne ; — tantôt elle n'admet pour toute façon qu'un nœud de torsades sur le sommet du chef, c'est le *nœud d'Apollon*.— D'autres fois, elle exige une boucle formée d'une seule tresse et qui repose sur la nuque, c'est le *Katogan* ; ou bien encore elle orne la tête d'une couronne de nattes tressées en façon d'épis, c'est la coiffure *à la Cérès*.

Tout dernièrement, la capricieuse déesse a mis comme ornement, sur le front, une forêt de mèches plates descendant jusqu'aux sourcils, les endommageant parfois, et dérobant le charme d'un front candide et pur ; c'était la coiffure *à la chien* ; heureusement, son règne trop long a pris fin.

Pendant longtemps les fillettes n'ont eu que la coiffure *à la Chinoise*. Cet arrangement très primitif, relevant les cheveux en arrière et les réunissant en une seule tresse, est fort peu flatteur.

Tous mes regrets aux tire-bouchons gracieux qui encadraient la physionomie de nos grand'mères, et garnissaient si admirablement l'intérieur de leur chapeau-capote.

La coiffure a toujours été considérée comme un art ; aussi ses praticiens s'appellent-ils volontiers artistes capilaires. Qu'est-ce qui faisait les principaux charmes de ces têtes magnifiques des femmes de la cour de France sous Louis XIV et Louis XV, sinon leur savante et riche coiffure, qui dénotait un goût exquis, et un travail vraiment étonnant ?

De même qu'on juge de la distinction d'une femme à ses manières, à sa démarche, il n'est pas difficile d'inférer le degré d'ordre et de soins qui règnent dans sa maison, à la simple inspection de sa chevelure. X.

* * *

En complément à l'article qui précède, nous ajouterons les réflexions suivantes, empruntées à l'un de nos confrères, le *Foyer domestique :*

« Une femme d'ordre sera toujours coiffée avec soin et une femme de goût avec grâce. Même, à voir seulement la coiffure d'une maîtresse de maison, nous croyons qu'il est possible, jusqu'à un certain point, de deviner ce qu'est sa vie intime :

Des cheveux manquant de brillant et mal retenus, annoncent un ménage poussiéreux et des tiroirs en désordre.

Des cheveux soignés, mais disposés sans art, indiquent un appartement dans l'arrangement duquel le goût n'a pas présidé. La dame de la maison n'a aucun sentiment de l'harmonie : chez elle, meubles, tableaux, tapis semblent surpris de se trouver réunis.

Des cheveux sans souplesse, serrés, ramenés à leur plus simple expression, font penser à un intérieur où règne un ordre strict, mais où tout est froid et compassé. Là, rien de familial ni d'avenant ; on s'y sent mal à l'aise et l'on ne pose qu'en tremblant les pieds sur le parquet.

Des cheveux relevés en coques, retombant en boucles, ici masquant un défaut, là faisant valoir un avantage, sont le signe presque infaillible d'un salon peuplé de riens encombrants. C'est gracieux, coquet, comme la dame de céans, mais inhabitable. Ne remuez ici qu'avec circonspection, car un mouvement irréfléchi pourrait compromettre quelque bibelot insignifiant et fragile ; ne vous asseyez pas, car vous emporteriez un tapis quelconque aux basques de votre habit. »

On omeletta dè tsachâo.

Dou tsachâo étiont z'u à la tsasse et aprés avâi prâo corattâ sein pi vairè la quiua de 'na lâivra, l'aviont ramassâ la fan, et po sè rappoyi lè coûtès vont sè férè férè onna boune omeletta dein onna pinta proutso dè iô l'iront. Tandi que bévessont on demi-litre ein atteindeint lo matafan, ion dè clliâo gaillâ, qu'étâi prâo fouenet, s'ein va bourgatâ pè la cousena, et l'offrè à la carbatiére dè teni la péla su lo fû po que le pouessè alla couilli dè la salarda pè lo courti. L'est bon. On iadzo la carbatiére saillâite que dévant, mon lulu que sè trovâvè solet et qu'amâvè tot pliein l'omeletta âo lard, ein eimpou-